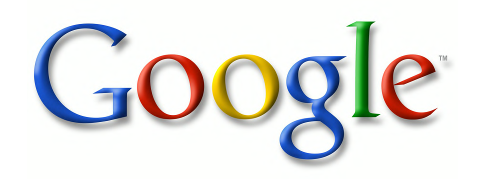


DU SYMBOLISME CHRÉTIEN DANS L'ART.

DISCOURS PRONONCÉ AU CONGRÈS SCIENTIFIQUE
DE FRANCE, XVe SESSION.

PAR M. E. CARTIER,

Membre de la Société royale des Antiquaires de France; membre correspondant de la Société Archéologique de Touraine, de la Société des Antiquaires de l'Ouest, etc.



TOURS

IMPRIMERIE LECESNE ET ALF. LAURENT.

1847.

Je tomberais dans l'erreur d'un certain personnage de la fable, si je prenais pour moi l'accueil que le Congrès scientifique a fait à ce discours. Son approbation s'adressait aux idées chrétiennes que j'énonçais, et c'est ce qui me décide à livrer mon travail à l'impression, comme un hommage rendu à mes concitoyens et une preuve du progrès des lumières en France. Il y a vingt ans, l'intolérance philosophique eût sifflé la théorie que je proposais; en 1847, on y applaudit parce qu'on la trouve conforme à la vérité vers laquelle nous revenons après avoir longtemps battu les sentiers fatigants du doute et de l'erreur.

Le procès-verbal de la séance d'hier a dit que j'avais traité le *symbolisme théologique*. Quelques-uns ont vu, dans cette expression, un blâme; je ne puis y trouver qu'un éloge, et j'en remercie sincèrement M. le Rapporteur : ne pas parler du symbolisme théologique eût été ne pas répondre à la question.

Cette question, je l'avais proposée moi-même dans des termes généraux, afin d'obtenir la théorie d'une classification du symbolisme chrétien. Jusqu'à présent, il faut le reconnaître, nos études sur le symbolisme ont été faites sans règle et sans ensemble. Chacun a cherché à expliquer le symbole que le hasard lui présentait; chacun a discuté sur les chapiteaux, sur les modillons de sa cathédrale; mais personne n'a tenté de tracer les limites d'un symbolisme orthodoxe, pratique; on s'est occupé du symbolisme dans les églises, mais non du symbolisme de l'église; ce qui est très-différent.

J'espérais éviter, par la manière dont j'avais proposé la question, ces discussions interminables qui

avaient occupé déjà plusieurs fois les Congrès et que nous avons vu se renouveler à Tours.

Si je n'ai pas réussi, je ne m'en plains pas, puisque nous avons joui de la brillante improvisation de M. de la Sicotière, avocat d'Alençon, et des instructives citations de M. l'abbé Auber.

Pour moi, il me semble avoir répondu à la question du programme dans le seul sens que je lui avais donné. J'ai tâché de ramener à l'unité le symbolisme chrétien, parce que, dans toute science, plus on se rapproche de l'unité, plus on se rapproche de la vérité. La science serait complète et parfaite si toutes les parties qui la composent avaient un lien commun.

J'ai donc dit que le symbolisme chrétien était la manifestation de Dieu par la création et par l'incarnation, et je pense que toutes les branches de ce symbolisme peuvent se rapporter à ce double moyen. Le symbolisme chrétien est ou naturel ou historique,

J'ai rattaché à mon système la division scolastique du moyen-âge en montrant que chaque symbole peut être considéré sous la triple face du passé, du présent, de l'avenir.

J'ai démontré que le symbolisme n'était pas une création de l'homme ; que Jésus-Christ l'avait commencé, que l'église l'avait continué ; que tous les individus y avaient travaillé sous sa direction, et que les artistes enfin l'avaient réalisé.

Je sais que quelques personnes ont eu la *naïveté* de m'accuser d'avoir enfreint l'article du réglement qui interdit toute discussion religieuse ou politique. C'est le programme qui serait le premier coupable, puisqu'il était impossible de parler du symbolisme chrétien, sans lui donner une base chrétienne. C'eût été nous inviter à visiter nos magnifiques cathédrales sans marcher sur le sol qui les porte. J'ai donc parlé *religion*; mais dans mes affirmations, je n'ai rien dit qui puisse blesser le protestantisme le plus indépendant, à moins qu'il soit arrivé déjà aux

conséquences fatales de l'école allemande et aux négations anti-chrétiennes du docteur Strauss.

Du reste, je livre à l'examen du public cette courte esquisse du symbolisme chrétien. Je la développerai plus tard ; en attendant, j'y joins à la hâte et loin de mes livres des notes qui pourront en expliquer quelques passages.

Tours, ce 4 septembre 1847.

Quels sont les causes, les développements successifs et les lois du symbolisme dans l'art chrétien?

MESSIEURS,

En proposant au Congrès cette question, mon intention n'a pas été d'y répondre moi-même; j'ai voulu seulement provoquer une discussion et obtenir de vos lumières une solution qui puisse servir de base à toutes mes études à venir. Les Congrès sont la puissance législative de la science; le monde civilisé y envoie ses représentants, et si les décisions de ces conciles ne sont pas infaillibles, elles font autorité du moins, jusqu'à ce que ceux qui les ont portées les modifient ou les détruisent eux-mêmes,

Contre un Congrès, il n'y a d'appel qu'à un Congrès nouveau. Il était donc bien naturel de chercher près de vous une règle, une doctrine, pour éclairer mes travaux; j'ai consacré ma vie à l'étude de l'iconographie et du symbolisme chrétien, et je vous demande, au début de la carrière, une définition et des idées justes, afin de n'y pas faire fausse route. Si je prends la parole pour vous exposer une théorie particulière, c'est votre critique que j'espère, plutôt que votre approbation.

Avant tout, Messieurs, que veulent dire ces mots, *symbole*, *symbolisme*, *symbolique*. Il faut, pour parler ensemble, avoir une langue commune et attacher aux mots une même signification. Il me semble que le mot *symbole* est un des mots les plus nets et les plus précis de la langue française. Son étymologie grecque ramène à l'unité ses différentes acceptions. Σύμβολον, symbole, indique toujours une union, un rapprochement. C'est une idée représentée par un mot, par une image, et que la convenance, la vérité du rapport fait comprendre

ét employer par un certain nombre d'individus. Ainsi, *symbole* veut dire à la fois le signe matériel d'une idée, d'un droit, d'une dignité, d'une association; c'est l'emblême d'une réalité, c'est un drapeau, un mot d'ordre; c'est une formule de religion. Le symbolisme est l'ensemble des symboles. La symbolique en est la science.

Entrons maintenant dans la question. L'étude des causes du symbolisme nous en fera surtout comprendre la valeur et l'essence.

Les causes du symbolisme sont en nous. Le symbolisme est une nécessité de notre nature, et la religion ne peut nous atteindre sans son intermédiaire. Notre compatriote Descartes a dit : *Je pense, donc j'existe.* En effet, nous connaissons notre existence par notre pensée. La pensée est l'image, la manifestation de l'être simple, et de même que dans la Trinité divine, le Père se contemple dans une image égale à lui qui est le Fils, notre âme se voit dans sa pensée, qui est égale à notre nature et à notre éducation. Dès que vous savez les pen-

sées d'un homme, vous le connaissez tout entier.

Mais, dans les conditions particulières de notre existence terrestre, nous ne connaissons pas nos pensées d'une manière simple et substantielle. Nous ne les voyons qu'au moyen d'un signe que nous fournit notre mémoire. Les mots et les images, par l'intermédiaire de nos oreilles et de nos yeux surtout, arrivent à un centre, à un réservoir commun, où l'activité de notre âme va chercher des matériaux pour raisonner ses croyances et ses affections. Cette opération est si nécessaire que, lorsque le sommeil ou l'évanouissement interceptent par des vapeurs toute communication avec les sens, l'âme rentre pour ainsi dire dans l'insensibilité du néant et ne connaît cet état que par l'instant du reveil qui est une nouvelle naissance, une véritable résurrection. Ces bases métaphysiques étant posées, nous pourrions examiner ces signes de nos pensées et établir la différence qui existe entre les mots et les images; les mots qui n'appartiennent qu'à l'homme et

les images qu'il partage avec l'animal; les mots idéalisant les images et donnant des formules algébriques aux problèmes que se pose notre liberté; tandis que l'image matérielle préside seule à la décision de la brute et que le bâton ou la caresse du maître fait toute sa moralité. Mais ces considérations nous retarderaient trop dans la longue route que nous avons à parcourir. En nous bornant au seul symbole image, nous avons encore à franchir la matière d'un volume, et pour ne pas abuser de vos instants, nous allons marcher à toute vapeur.

Le symbolisme chrétien, comme la religion, date de la création. Dieu s'est manifesté à nous par des choses visibles. Nous ne pouvons le voir que par reflet; nos yeux sont trop faibles pour fixer le soleil qui est la source de la lumière; nous le voyons seulement sur les objets qu'il colore.

Saint Thomas-d'Aquin, au commencement de ce livre qui est réellement la grande merveille de l'esprit humain, établit la nécessité du symbolisme en en prouvant l'orthodoxie. « Il faut bien, dit-il, ren-

dre les choses spirituelles et divines sous des images corporelles ; car Dieu pourvoie à chaque être selon sa nature, et il est de la nature de l'homme d'arriver aux choses intellectuelles par les choses sensibles, puisque la connaissance nous arrive par les sens. » Aussi la sainte Écriture est-elle pleine d'images, et saint Denys l'aréopagite, dans le premier chapitre de la Hiérarchie céleste, dit que le rayon divin ne peut nous parvenir qu'enveloppé, adouci par des voiles nombreux. Saint Paul, enfin, dans son épître aux Romains, nous donne une raison touchante du symbolisme : il est ministre de Dieu et par conséquent « il doit la vérité aux petits comme aux savants ». Et, en effet, les hautes intelligences pourraient peut-être se contenter d'un langage sans image ; mais le peuple, qui n'a pas le temps d'étudier les définitions profondes et d'analyser les propriétés des choses, a besoin de comparaisons, de symboles.

La Bible, le livre le plus ancien, le plus universel, surabonde d'images. A côté, par exemple,

de cette définition infinie de Dieu, *je suis celui qui suis*, se trouve pour ceux dont l'esprit ne peut en sonder la profondeur, un magnifique symbolisme qui manifeste à la multitude les perfections de la cause première. Le psalmiste et les prophètes prennent toute la nature pour peindre aux yeux de l'homme le Dieu qu'il doit adorer, et dont la terre n'est que le marche-pied. Outre l'inspiration de la vérité, il y a une raison de la poésie de la Bible; sa langue supplée aux mots qui lui manquent souvent par des images, et les images sont les mots de la poésie.

Du langage, le symbolisme a passé dans l'Écriture; si ce mode admirable de fixer et de communiquer nos pensées ne nous est pas venu directement du Ciel, c'est sans doute à l'imitation des objets sensibles qu'il doit son origine. Le mot avait idéalisé l'image, l'image peinte matérialisa le mot. Il suffit de rappeler pour toute démonstration les hiéroglyphes de l'Égypte et les rudiments d'écriture de quelques sauvages.

Du langage et de l'écriture, les images ont passé dans l'art. L'art est une écriture publique commune à tous les hommes et à tous les temps, parce que ses caractères ne sont pas conventionnels; ce sont les représentations d'objets naturels et invariables.

Ainsi, soit qu'il se parle à lui-même, soit qu'il s'adresse à son semblable, soit qu'il perpétue sa pensée par l'écriture et par l'art, l'homme emploie toujours l'image, c'est-à-dire le symbole. Devons-nous nous étonner maintenant que dans l'acte suprême de son intelligence et de son cœur, dans le commerce réel et efficace qu'il établit entre lui et Dieu, dans la religion enfin, l'homme ne renonce pas aux symboles? c'est là précisément son seul moyen de réussir!

L'histoire du monde est partagée en deux par la venue de Jésus-Christ. Ce n'est pas mon sujet d'examiner le symbolisme de l'antiquité païenne; ce travail serait long, difficile, mais honorable, je pense, à l'humanité. Nous verrions, sous ses sym-

boles nombreux, des théories profondes et des vérités qui, pour être incomplètes, n'en sont pas moins glorieuses à la raison et la justifient de beaucoup d'absurdités. Juger les religions antiques par les oignons adorés en Egypte, ou par les aventures burlesques que les poètes prêtent aux Dieux, c'est tomber dans l'erreur de ceux qui jugent le christianisme par des pratiques qu'ils ne comprennent pas ou par ces superstitions que l'ignorance développe quelquefois dans nos campagnes. Signalons seulement la grande différence qui existe entre le symbolisme païen et le symbolisme chrétien. Le symbolisme païen était un voile qui cachait la doctrine aux profanes; le symbolisme chrétien est une explication qui met la vérité à la portée de tout le monde : c'est-à-dire, qu'il y a entre ces deux choses la distance qui sépare l'égoïsme et l'amour. Dieu se communique avec bonté ; l'homme se garde avec orgueil. Mais Dieu, qui donne la richesse pour qu'on la répande, punit ceux qui veulent jouir seuls de la vérité. Les initiés des temples qui cachaient leur sagesse à la multitude ont été châtiés;

ils sont maintenant ensevelis sous leurs symboles, comme les Titans sous ces montagnes qu'ils avaient entassées jusqu'au ciel.

Ainsi donc le symbolisme chrétien existe, ses causes sont le besoin de l'homme et la bonté de Dieu qui veut y satisfaire. Examinons maintenant ses développements.

Dès qu'une religion est révélée, c'est de Dieu qu'elle a reçu non-seulement sa doctrine, mais encore son culte et sa forme, c'est-à-dire son symbolisme. Dieu est l'auteur du symbolisme chrétien et il l'a marqué de son invariable signature qui est l'unité dans la trinité.

Le symbolisme chrétien est un dans trois choses : dans son principe, dans son moyen, dans son objet.

Le principe du symbolisme est Dieu, source de toutes choses, de qui tout part, à qui tout aboutit; Dieu qui a bien voulu faire l'homme à son image; Dieu qui nous a rendu maîtres dans notre libre ar-

bitre, comme il est souverain dans son éternité; Dieu qui nous permet de choisir entre le bien et le mal, entre lui et le néant, et qui se manifeste à nous pour solliciter, pour obtenir la préférence.

Le moyen de cette manifestation est son fils, la splendeur du vrai, sa parfaite ressemblance et son complet symbole. Ce symbole, nous ne pouvions le voir que par des symboles intermédiaires : aussi le Verbe a prononcé le *fiat* de la création et notre premier père entendit l'écho de cette parole qui remplissait toutes les profondeurs du firmament. Ce symbolisme naturel était clair et suffisant; l'homme, avant sa chute, y pouvait lire par cette intuition qui pénètre le principe des choses, et Dieu amena devant lui toutes ces créatures afin qu'il en vît la signification et l'expliquât par un nom. Cette science d'Adam est un mystère pour nous. La faute originelle qui vicia notre nature nous a condamnés à des ténèbres intérieures que la grâce seule peut dissiper. Alors, Messieurs, le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous.

Cette seconde manifestation de Dieu par le Verbe est la clef du symbolisme chrétien : il ne faut pas croire qu'elle a pour limites les trente-trois années de la vie de Notre-Seigneur. Elle a sa date première dans la promesse qui adoucit la condamnation d'Adam ; elle continuera encore au jugement qui terminera les siècles ; elle fera ensuite l'admiration suprême de toute l'éternité.

L'ancien testament commence l'incarnation comme l'aurore commence le soleil. L'astre qui devait éclairer le monde n'était pas encore au-dessus de l'horizon ; mais du fond de son repos, il lançait ses rayons à travers les choses dont il est le souverain maître. Il se reflétait sur Adam, sur Abel, sur Joseph, sur la manne du désert, sur le serpent d'airain, et les prophètes étaient des astronomes qui calculaient sa marche et annonçaient le jour précis de son apparition. Lorsqu'il eut fourni sa carrière, lorsque sur le calvaire il eut atteint son midi, et que sa radieuse figure disparut à l'heure de l'Ascension, sa présence se continua encore par la chaleur qu'il a

laissée dans l'Eucharistie et par cette lumière infaillible qu'il projette sur l'église, comme le soleil communique sa clarté à l'astre des nuits.

Ainsi qu'Abraham l'avait désiré, que Platon l'avait rêvé, et que saint Jean l'a raconté, Dieu est venu parmi nous et sa gloire nous a été manifestée. Jésus-Christ est le signe, le symbole de Dieu, non pas un symbole idéal, tel que la raison humaine peut en inventer, non pas une de ces divinités immobiles qui ont des bouches muettes, des yeux aveugles et des oreilles sourdes; mais un symbole vivant, une divinité palpable, une réalité semblable à nous, ayant des yeux qui regardent, une bouche qui enseigne, des oreilles qui exaucent et pardessus tout un cœur qui aime et qui attire; symbole égal à Dieu, qui s'est fait égal à nous, qui s'est réduit à notre mesure et qui, pour nous montrer Dieu jusqu'à l'évidence, est enfin monté sur une croix.

La croix est le symbole de Dieu porté à sa plus

haute puissance, c'est ce qui domine le monde et l'histoire.

Une croix se voyait jadis sur le disque mystérieux qui couvrait le trépied prophétique de Delphes et les savants l'expliquent par les quatre parties du monde et les quatre saisons qu'éclaire le soleil. Eh bien ! la croix du Calvaire est un symbole semblable. Lorsque Jésus-Christ y fut cloué, la croix éclaira les parties les plus opposées du monde, elle embrassa la totalité des temps et des choses : le pied touchait la terre, le sommet pénétrait le ciel et ses deux bras unissaient le passé et l'avenir. C'est le signe universel, indestructible, et le sang des martyrs ne fait qu'en attiser la splendeur.

Quand on ne l'adore pas avec le cœur, qu'on l'apprécie du moins avec l'esprit ! Lorsque dans un pays étranger, nous nous trouvons en présence d'un monument d'une gloire ennemie, notre antipathie nationale ne doit pas nous empêcher d'admirer les proportions de l'édifice et le talent merveilleux de l'artiste. Pour celui-là même qui n'est pas chrétien,

la croix doit être une belle chose; c'est le symbole le plus historique, le plus philosophique, le plus consolant, le plus riche d'idées et d'espérance; il serait toujours le plus aimé, s'il n'était le plus enseignant et si ses enseignements n'étaient point absolus comme la vérité.

Nous venons de passer, Messieurs, par des chemins un peu théologiques, mais ceux-là seulement pouvaient nous conduire à ces hauteurs d'où nous devions juger le pays que nous avons à parcourir. Nous allons maintenant descendre dans la plaine et nous y trouverons des lieux et des objets qui nous sont plus familiers. Nous avons reconnu le principe et le moyen du symbolisme chrétien, nous allons en voir le but et la réalisation.

Le but du symbolisme chrétien est de nous rendre nous-mêmes les images et les symboles de Dieu. L'espace infini qui existe entre Dieu et l'homme a été comblé par l'incarnation: Jésus-Christ est un terme moyen qui unit deux extrêmes. Jésus-Christ est l'image de Dieu; si nous devenons l'image de

Jésus-Christ, nous serons donc l'image de Dieu. Ceci est une proposition logique, mathématique.

Le symbolisme chrétien existe pour nous montrer cette grande figure dont nous avons à reproduire la ressemblance. Chaque symbole peut nous la présenter sous trois faces, dans le passé, dans le présent, dans l'avenir, et c'est cette triple manifestation qu'on nomme *symbolisme historique*, *symbolisme tropologique*, *symbolisme anagogique*.

Pour les êtres simples, la ressemblance s'accomplit par l'amour; l'amour égalise en unissant, et le degré de l'amour est le degré de la ressemblance: aussi disons-nous, pour exprimer l'affection à sa plus haute puissance, ces deux personnes ont la même vie, le même esprit, la même âme. Mais qu'est-ce que cette faculté d'aimer dont le cœur semble l'organe? Les anciens lui avaient spirituellement donné pour symbole un enfant qui est aveugle. En effet, rien n'est plus faible, plus naïf, plus facile à tromper. Les caprices de l'amour sont aveugles, et ses chutes, ses illusions continuelles. Les Dieux de l'Olympe lui avaient

donné, pour le conduire, la Folie, c'est-à-dire le mensonge et la volupté. Le Dieu du Calvaire en a eu pitié : après l'avoir baptisé dans son sang, il a commis à sa garde, la Foi et l'Espérance. Ces deux vertus sont chargées de mener l'amour jusqu'aux portes du ciel : la Foi lui montre le chemin, et l'Espérance l'y nourrit en lui faisant respirer les parfums d'un bienheureux avenir.

C'est la Foi qui préside au symbolisme historique. Nous avons vu Jésus-Christ toujours présent dans le monde. Il est maître des faits comme des éléments et il peut se peindre aussi bien dans l'histoire que dans la création. Notre liberté n'est qu'intérieure; Dieu veut ou permet ce qu'elle nous fait accomplir; nous sommes des matériaux que la providence emploie, et nous avons beau nous atteler aux événements, c'est toujours sa main souveraine qui nous conduit. L'histoire du monde est l'histoire de Dieu, Bossuet en a écrit quelques pages.

Le symbolisme historique nous fait donc con-

naître la vie de Jésus-Christ, l'enfantement de son église par le sommeil mystérieux d'Adam, la gloire de sa passion par les persécutions et les souffrances de Joseph, sa charité eucharistique par Moïse qui nourrit et abreuve le peuple au désert, et quand il fut déclaré que tout était consommé, son histoire se renouvela, se perpétua dans ses sacrements et dans ses disciples. Jésus-Christ ne peut plus mourir puisqu'il est ressuscité.

Le symbolisme tropologique est l'application du symbolisme historique à la vie de chaque fidèle. Ce sont les exemples de Jésus-Christ étudiés et pratiqués. — La pauvreté de la crèche, l'humilité de son enfance, la charité de ses miracles, le dévouement de sa croix, la pureté de son tombeau, et la force de sa résurrection, doivent se refléter dans nos âmes et se reproduire par l'amour dans toutes nos actions.

Enfin, comme la tâche est longue et difficile, l'Espérance nous soutient par le symbolisme anagogique

et nous montre Jésus-Christ dans l'avenir, comme la conclusion, la récompense finale. La Foi étudie surtout l'Ancien Testament; la Charité l'Évangile, et l'Espérance feuillette les pages mystérieuses de l'Apocalypse. Lorsque le disciple bien-aimé eut quitté la poitrine du maître pour l'exil de Pathmos, un ange consolateur lui entr'ouvrit les champs de l'avenir et lui montra la merveilleuse Jérusalem qui nous y attend.

Maintenant, Messieurs, nous savons combien le symbolisme est naturel à l'homme; nous avons vu que le christianisme possède un symbolisme admirable de grandeur et d'unité; nous en connaissons le principe, le moyen et le résultat; nous en connaissons par conséquent les lois. Reste à prendre rapidement une idée de son histoire comme science et comme réalisation dans l'art.

La science du symbolisme chrétien a été créée par Jésus-Christ lui-même. Il l'a pratiqué pendant toute sa vie et il l'a même donné comme preuve de

sa mission divine lorsqu'il a dit : Les pauvres sont évangélisés, *pauperes evangelizantur*. En dehors du symbolisme de sa vie et de ses actions, il a créé un symbolisme d'enseignement; il s'est peint aux yeux du peuple dans de touchantes paraboles que les Apôtres répétaient sur les toits. Il s'est dit le bon pasteur qui cherche la brebis égarée, la vigne qui porte les rameaux fertiles, la poule qui veut réunir ses petits et l'époux désirable au-devant duquel doivent aller nos âmes.

Il a commencé le symbolisme de ces belles légendes qui sont vraies par le possible en racontant l'histoire consolante du pauvre Lazare et le poëme si touchant de l'enfant prodigue.

L'Eglise, qui est la continuation, l'irradiation de Jésus-Christ, l'Eglise ne pouvait pas renoncer au symbolisme; elle le développa au contraire et l'étendit jusqu'aux plus petits détails de sa doctrine, afin que tous les oiseaux du ciel, c'est-à-dire toutes les intelligences, puissent s'y reposer. Tout fut

symbolique en elle, pour que tout annonçât la vérité, sa constitution, ses sacrements, son culte, ses églises et ses fêtes. Elle convoqua ses enfants et leur livra les saintes Ecritures afin que, sous chaque mot, sous chaque chose, ils cherchent et découvrent Jésus-Christ. Alors se fit le travail immense, universel qui commence à saint Paul et se continue jusqu'à nous par saint Jérôme, saint Augustin, saint Bernard, saint Thomas-d'Aquin et saint Bonaventure. Si on veut en avoir une idée, qu'on ouvre le beau livre appelé *Catena aurea*, la Chaîne d'or, parce que, pour nous attacher au véritable sens de l'Evangile, le docteur angélique y a réuni les plus belles explications des Pères de l'Eglise, comme des anneaux précieux qui nous rendent captifs de la vérité.

Lisez, par exemple, la parabole des Vierges folles et des Vierges sages. Saint Grégoire vous apprendra que les dix Vierges sont nos cinq sens qui se consacrent au bien ou qui s'abandonnent au mal. Origène nous dira qu'elles prennent leurs lampes,

c'est-à-dire leurs organes, pour sortir du monde et aller au-devant du Sauveur. L'huile est la doctrine évangélique ou, selon saint Hilaire, le trésor d'une bonne conscience.

Selon saint Jérôme, les lampes qui conservent l'huile, ce sont celles qu'on tient vers le ciel, c'est-à-dire les sens qu'on applique à la contemplation des choses d'en haut. Les lampes qui se vident sont celles qu'on renverse vers la terre en s'adonnant aux plaisirs sensuels. Les noces, selon saint Hilaire, expriment l'immortalité, l'union béatifique. L'huile qu'on veut acheter quand il n'est plus temps est, selon saint Jean-Chrysostôme, la miséricorde qu'on réclame vainement après la mort. La porte enfin qui se ferme pour ne plus s'ouvrir est, selon saint Augustin, le jugement dernier qui fixe, d'une manière irrévocable, la récompense ou le châtiment.

Voilà comment s'est formé le symbolisme chrétien. Dieu a mis les saintes Ecritures au milieu du monde

comme un terrain solide pour appuyer nos croyances. Le flot des siècles n'en a rien emporté. Les interprétations individuelles au contraire sont venues s'y attacher par l'orthodoxie, et il est résulté de cette alluvion continuelle une immense contrée capable de nourrir tout le monde, le pauvre comme le savant. C'est un pays que n'épuiseront jamais la culture de l'esprit et les insatiables besoins du cœur.

A mesure que le symbolisme s'est développé, les artistes l'ont réalisé. Pour comprendre leurs œuvres, le plus simple moyen est de connaître leur programme. L'étude des saints Pères devrait être la base de notre archéologie nationale. L'art chrétien n'est que la science ecclésiastique illustrée. Mais à notre époque, qui secouera la poussière de ces énormes in-folios ? Ils reposent dans les solitudes de nos bibliothèques publiques, comme les pyramides dans les déserts de l'Egypte. De temps en temps quelques courageux voyageurs nous en rapportent des dessins, des inscriptions, et nous les

remercions de nous épargner par leurs livres des explorations si pénibles.

Eh bien ! Messieurs, un homme a visité pour nous ces régions lointaines; il en a parcouru les monuments; il en a déchiffré les écritures, et il nous en a rapporté toute l'histoire; la *Somme* de saint Thomas résume les siècles qui l'ont précédé, et ce qu'elle a dit, les siècles qui ont suivi n'ont pas suffi pour l'apprendre. Ce livre contient toute la science, tout l'enseignement du moyen-âge; sur le symbolisme chrétien comme sur bien d'autres choses, saint Thomas vous répondra mieux que bien des sociétés savantes. Interrogez-le, par exemple, sur le symbolisme et sur la distinction des auréoles et des gloires, il vous apprendra, en vous racontant les magnificences du paradis, que les gloires représentent l'union avec Dieu, et les auréoles les moyens employés pour y parvenir; la gloire, c'est la lumière de Dieu même, c'est la gloire substantielle des bienheureux; l'auréole, c'est l'astre du fidèle, c'est la couronne qu'il se tresse lui-même

ici-bas; l'auréole crucifère de Jésus-Christ n'est pas réellement une auréole, c'est l'éclat de son humanité d'où jaillissent toutes les autres auréoles. Saint Thomas nous dit que les auréoles devraient être variées comme les mérites des saints et que les auréoles des vierges, des martyrs et des docteurs sont très-différentes; mais en nous en détaillant la beauté, il ne donne à aucune la préférence; la supériorité est dans le degré du triomphe et non dans sa nature.

Joignez à la Bible et à la Somme de saint Thomas, la Légende dorée, qui nous initie à toutes les délicatesses d'une imagination pieuse, et vous pourrez expliquer tout le symbolisme chrétien.

Il existe, il est vrai, des traités spéciaux sur le symbolisme; nous possédons un grand nombre de Bibles moralisées, et nous connaissons tous le Rationnal de Guillaume Durand; mais il faut, il me semble, user avec prudence de ces travaux particuliers. Les interprétations individuelles y sont mêlées aux interprétations de l'Eglise et la difficulté

de les séparer nous expose à prendre quelquefois les rêves d'un homme pour des explications généralement admises. Je n'en donnerai qu'un éxemple : *Casalius*, dans ses recherches sur les symboles et les cérémonies des chrétiens, veut faire de la chouette qu'il a rencontréé sur l'obélisque du Vatican, un symbole de Jésus-Christ, et il cite à l'appui de ce qu'il avance plusieurs passages de l'Ecriture, tandis que dans saint Thomas et dans tous les Bestiaires des XIIe et XIIIe siècles, la chouette est l'emblême de la sagesse humaine; le symbolisme chrétien a malicieusement conservé à l'oiseau de Minerve sa valeur allégorique, mais il en a fait l'emblême de ceux qui voient dans les ténèbres seulement, c'est-à-dire de ceux qui sont sages et habiles dans les choses de la terre, mais dont les regards ne peuvent contempler les choses du ciel.

L'archéologie en cherchant son plaisir dans l'explication des monuments, doit en retirer aussi une utilité pratique. Malgré bien des efforts et bien de sinistres prophéties, le christianisme vit encore et

ce n'est pas, je pense, pour célébrer ses funérailles qu'on restaure nos vieilles cathédrales avec tant d'ardeur et de dépenses. L'art est appelé à rendre les mêmes idées qu'autrefois. Comment réussira-t-il, s'il ignore le symbolisme et son histoire? Quand il répare, il faut qu'il continue le caractère particulier de chaque époque; quand il crée, il faut qu'il s'inspire des meilleurs modèles. Le symbolisme du XIIIe siècle est le plus parfait et le plus complet.

Au XIVe siècle, l'art perd de sa pureté par la multiplicité des détails, et le symbolisme quitte le naturel et la vérité par une profusion exagérée. Philippe de Vitry, par exemple, qui mourut évêque de Meaux en 1361, a fait soixante-douze mille vers pour expliquer chrétiennement les métamorphoses d'Ovide. Il se fait pardonner, il est vrai, cette idée bizarre par des interprétations d'une délicatesse charmante, et il nous a soutenus dans cette laborieuse lecture par les richesses d'une poésie véritable; mais il y a certainement là exagération, abus;

chaque divinité de la fable est minutieusement étudiée, sous le rapport historique, tropologique, anagogique. Ainsi Jupiter représente Jésus-Christ; les Titans renversés sont les Anges punis, ou nos pensées orgueilleuses confondues, ou le jugement final qui doit assurer la paix du ciel et fermer à tout jamais les enfers. Les différentes formes que revêtit le maître des Dieux ont été prises également par notre Sauveur; c'est un cygne par sa douceur et sa pureté, c'est un berger par la sollicitude qu'il a pour nos ames; c'est un feu qui nous consume quand il descend en nous et qu'il y fait naître un homme nouveau, c'est la pluie d'or tombée dans le sein de la Vierge Marie. Jésus-Christ devient un Persée qui combat les trois Gorgones ou les trois concupiscences, et qui délivre Andromède, c'est-à-dire l'ame de la servitude et de la mort. Son écu, c'est la foi qui a douze attaches par les douze apôtres. L'imagination du poète allonge le texte pour augmenter son symbolisme; il donne à Mercure un chapeau de fleurs afin d'expliquer la rose, la violette, le lys et le souci qui s'y trouvent. Il met à

ses pieds les chaussures d'une nette conscience, et pour tenir le caducée qui signifie la pénitence, il lui prête des gants qui sont la crainte de mal faire. Tous ces vers, tout cet esprit faisaient les délices de cette jeunesse qui perdit la bataille de Poitiers, et le bon roi Jean les relut sans doute pendant son insouciante captivité.

Au xve siècle, naquit un symbolisme bâtard qui fut libertin de bonne heure. Après avoir partagé toutes les mascarades païennes de la Renaissance et s'être chamarré de devises et d'emblêmes italiens, il se mit à voyager dans le pays du Tendre, dont il nous a laissé la carte. Les romans de Scudéri et les bons mots de Voiture occupèrent sa vieillesse. Il mourut enfin à l'hôtel de Rambouillet, et Molière, dans ses *Précieuses Ridicules*, se chargea de prononcer son oraison funèbre.

Maintenant, Messieurs, ces folies, ces hommes sont passés; le symbolisme chrétien reste tout entier et nous le saluons aujourd'hui de tout notre respect, de toute notre admiration. Nous avons vu,

dans un rapide examen, ses causes dans l'homme, ses développements dans Jésus-Christ et dans l'Église, ses lois dans la doctrine et sa réalisation dans l'histoire. A l'œuvre, maintenant, étudions-le, pénétrons-le, et si nous croyons quelquefois payer bien cher, par notre travail, les jouissances de l'esprit, que l'espoir, que l'ambition d'être utiles, encouragent nos sueurs! Le symbolisme chrétien est un moyen de faire connaître, de faire aimer la vérité. En le développant, nous nous associons donc à l'œuvre de Dieu même, nous devenons ses auxiliaires, *auxiliatores Dei sumus*.

NOTES.

Page 7 : *Le symbolisme chrétien est naturel ou historique.*

Je ne puis ici établir et développer une classification complète de toutes les branches du symbolisme chrétien. Je l'indiquerai seulement : au symbolisme naturel se rattache le symbolisme des nombres, le symbolisme des formes et des couleurs, les bestiaires, les volucraires, les lapidaires, etc. Le symbolisme historique comprend le symbolisme biblique, le symbolisme lithurgique, le symbolisme des noms, le symbolisme mythologique, le symbolisme légendaire, etc.

Je crois qu'il est difficile de tracer les limites du symbolisme dans les monuments. Les discussions sur ce sujet sont interminables; elles profitent, du reste, à la science en l'enrichissant de textes et de faits nouveaux. Il est certain que la fantaisie, qui est *une des maladies* de l'art,

s'est glissé quelquefois dans les sculptures de nos églises. L'hérésie même a pénétré peut-être dans le sanctuaire de la vérité, comme le vice envahissait la vie de quelques prêtres. Mais il faut reconnaître aussi que le symbolisme au moyen-âge a été poussé jusqu'à l'excès, et qu'il existait alors un ensemble de faits, de doctrines constituant une véritable science. Des siècles maintenant nous en séparent, et c'est à force de recherches patientes et de persévérantes comparaisons, que nous retrouverons la signification de cette écriture hiéroglyphique.

Les travaux si remarquables de Mme F. d'Aizac nous ouvrent la route, et les résultats qu'elle a déjà obtenus doivent nous donner de grandes espérances. Son mémoire sur trente-deux statues symboliques des tourelles de Saint-Denis ferait honneur à toute une société de Bénédictins. Les citations d'anciens théologiens et glossateurs, prouvent une immense érudition et peuvent servir de leçons à ceux qui veulent tout expliquer avec leur imagination et les textes que fournit la *concordance*.

Page 8 : *La division scolastique du moyen-âge.*

Elle est formulée dans tous les auteurs. Ces deux vers anciens résument leurs textes ;

Littera facta docet; quid credas, allegoria;
Quid speres, anagoge; quid agas, tropologia.

Page 15 : *Saint Thomas d'Aquin établit la nécessité du symbolisme en en prouvant l'orthodoxie.*

Dans ces premières pages, qui sont en tête de son livre

comme un portique majestueux devant un temple sublime, le grand maître du moyen âge dit : *Conveniens est sacræ scripturæ divina et spiritualia sub similitudine corporalium tradere. Deus enim omnibus providet secundùm quod competit eorum naturæ : est autem naturale homini ut per sensibilia ad intelligibilia veniat, quia omnis nostra cognitio à sensu initium habet. Unde convenienter in sacra scriptura traduntur nobis spiritualia sub metaphoris corporalium.* Il ajoute : *Convenit etiam sacræ scripturæ, quæ communiter omnibus proponitur; secundùm illud ad romanos primò, sapientibus et insipientibus debitor sum. Ut spiritualia sub similitudinibus corporalium proponatur; ut saltem vel sic rudes eam capiant, qui ad intelligibilia secundum se capienda non sunt idonei* (1ᵉ q. 1. ar. 9. c.).

Quand notre siècle sera-t-il assez sérieux pour lire, pour étudier saint Thomas ?

Page 22 : *L'ancien Testament commence l'Incarnation comme l'aurore commence le soleil.*

Dans ses belles conférences historiques de cette année, le R. P. Lacordaire a parfaitement établi la préexistence de Jésus-Christ. Pour l'illustre dominicain, comme pour les artistes du moyen âge, la généalogie authentique de Notre-Seigneur n'est pas seulement le titre de noblesse du *premier gentilhomme du monde*, c'est encore la preuve de la divinité de celui qui seul put vivre et agir dans ses ancêtres. A la généalogie de Jésus-Christ se rattache une des branches les plus curieuses et les moins étudiées du symbolisme chrétien, le symbolisme des noms.

La valeur, la puissance, la vertu du *nom* jouaient un très-grand rôle dans l'antiquité comme au moyen-âge. Les doctrines sur cette matière ne peuvent être formulées dans cette note. Je rappellerai seulement les explications tentées sur tous les noms des saints de la *Légende dorée*. Saint Thomas, dans sa *Catena aurea*, analyse les noms des ancêtres de Jésus-Christ d'une manière très-remarquable; l'auteur dit: *In singulis autem patribus non solum debet notari historia, sed allegoria et moralitas. Allegoria quidem, in quo unusquisque patrum Christum præfiguret, moralitas in hoc notatur quod ex singulis patribus in nobis aliqua virtus per significationem nominis vel exemplum ædificetur*. (Saint Math., c. 1.)

Je me bornerai à citer les patriarches Abraham, Isaac et Jacob qui se trouvent souvent réunis aux portes de nos cathédrales.

Abraham, par son nom et son histoire, représente Jésus-Christ: Abraham veut dire père des nations, parce que Jésus-Christ est père des fidèles. *Abraham enim pater multarum gentium interpretatur et Christus est pater multorum fidelium*. Il a quitté sa famille et s'est fixé sur la terre étrangère parce que Jésus-Christ abandonna le peuple Juif et se fixa chez les Gentils par ses apôtres.

Isaac veut dire *sourire*, parce que Jésus-Christ est la douce joie de nos cœurs. Isaac charma, par sa naissance, la vieillesse de ses parents, afin qu'étant plutôt le fruit de la grâce que de la nature, il figurât le joyeux avènement du Sauveur par une vierge.

Jacob veut dire *qui supplante*; Jacob *supplantator interpretatur*, et il est dit du Christ: *Supplantasti insurgentes*

in me. Jacob enfin eut douze enfants, comme Jésus-Christ eut douze apôtres.

L'explication tropologique est encore plus intéressante. Abraham, Isaac et Jacob représentent la Foi, l'Espérance et la Charité.

Abraham est le père des croyants. Il est dit de lui : *Abraham credidit Deo et reputatum est ei ad justitiam*. Isaac signifie l'espérance : *quia interpretatur risus*. Il fut la joie de ses parents, comme l'espérance est la nôtre quand elle nous montre les biens éternels. Abraham fut le père d'Isaac, parce que la foi engendre l'espérance. Jacob représente la charité, qui naît de la foi et de l'espérance. *Quia caritas nascitur de fide et spe; quod enim credimus et speramus, diligimus*. Jacob supplanta son aîné, Jésus-Christ remplaça Moïse, et l'amour régna à la place de la crainte. Enfin la charité a deux épouses, comme Jacob. Elle s'unit à la vie active qui est Lia, et à la vie contemplative qui est Rachel. Lia signifie *qui travaille*, Rachel signifie *la vue*. La vie active est un travail que produit l'amour du prochain; la vie contemplative est une vue que procure l'amour de Dieu.

Je ne pousse pas plus loin ces interprétations de saint Thomas, d'après les saints Pères; je dirai seulement qu'elles expliquent les nombreuses représentations de l'arbre de Jessé dans nos vieux monuments. Le XVI[e] siècle n'y a vu qu'une généalogie; les grandes époques du symbolisme chrétien y ont figuré la préexistence de Jésus-Christ dans l'ancien Testament.

Page 23 : *Comme le soleil communique sa clarté à l'astre des nuits.*

En iconographie chrétienne, la lune est souvent le symbole de l'église. Philippe de Vitry en explique les différentes phases par les différentes épreuves de l'église sur terre.

La lune note sainte église :
Elle n'est pas en une guise
Ne en un point commencement;
Ains se mue diversement.
En sa première commençaille
Fut taincte et moins parant sans faille
Qu'elle ne fut puis et moins puissant,
Puis vint de jour en jour croissant,
Tant qu'elle fut pleine de grandeur,
De lumière et de resplendeur;
Si espandit à grand habonde
La lumière par tout le monde,
De bon exemple et de doctrine,
Mais or, m'est vis, qu'elle décline
Et sa beauté va décroissant
Et sa splendeur espoissant...

L'église était alors dans son décours : les esprits supérieurs pressentaient la réforme de Luther. Le grand comte de Maistre nous a prédit le retour de la lumière catholique, et déjà nous avons plus que des espérances dans la personne du digne successeur de saint Pierre, qui éclaire tout notre horizon.

Page 30 : *Ces belles légendes qui sont vraies par le possible.*

Au lieu de reprocher sans cesse à nos ancêtres une aveugle crédulité, il faut se rendre compte des légendes du moyen-âge. Les auteurs qui les écrivaient étaient bien loin de réclamer une croyance absolue. Jacques de Voragine, dans sa légende dorée, fait souvent preuve d'une critique remarquable, et donne en plusieurs endroits le véritable sens des traditions populaires qu'il recueille. Saint Bonaventure, dans l'avant-propos de ses méditations sur la vie de Notre-Seigneur, explique parfaitement les procédés de la légende. Il ajoute, dit-il, des détails possibles, afin d'aider l'intelligence et de frapper l'imagination : *Ego vero ad majorem impressionem, ea sic ac si ita fuissent narrobo, prout contingere vel contigisse credi possunt, secundum quasdam imaginarias repræsentationes, quas animus diversimode percipit. Nam et circa divinam scripturam meditari, exponere et intelligere multifarie, prout expedire credimus, possumus : dum modo non sit contra veritatem vitæ, justitiæ et doctrinæ, et non sit contra fidem et contra bonos mores.* (Voir l'utile et excellente traduction de M. de Riancey). Après avoir raconté, d'après saint Bernard, le si poétique conflit de la miséricorde, de la vérité, de la justice et de la paix, au sujet du péché originel, saint Bonaventure ajoute : *hoc autem non proprie sed appropriate intelligas.*

Page 34 : *Sur la distinction des auréoles et des gloires.*

J'ai choisi cet exemple afin de rectifier la distinction proposée par M. Didron dans son *Iconographie Chrétienne.* Cet auteur, qui fait si justement autorité dans la science, a mis en tête de son ouvrage une dissertation pleine d'érudition sur les *nimbes*, les *auréoles* et les *gloires.* Ces conclusions sont celles-ci : le nimbe est l'ornement de la tête, l'auréole celui du corps, la gloire est la réunion du nimbe et de l'auréole.

En partant de la doctrine de saint Thomas (supl. 3, p. q. 96), nous arriverons à des conclusions différentes et à des définitions plus exactes.

Aurea est la béatitude même, l'état de ceux qui entrent dans la gloire. *Aurea est præmium essentiale; — ipsa beatitudo gaudium quo quis de conjunctione ad Deum gaudet.*

Aureola qui vient de *aurea* et non de *aura*, est la distinction du mérite individuel. *Aureola est gaudium quoddam de operibus quæ excellentis cujusdam victoriæ rationem habent.*

La gloire et l'auréole se manifestent extérieurement dans les saints de l'église triomphante : *Sicut ex gaudio essentialis præmii quod est aurea, redundat quidam decor in corpore qui est gloria corporis, ita ex gaudio aureolæ resultat aliquis decor in corpore ut sic aureola principaliter sit in mente, sed perquamdam redundantiam refulgeat etiam in corpore et in carne.*

La gloire vient de l'union avec Dieu, l'auréole de la ressemblance avec Jésus-Christ. La gloire appartient à

Dieu, et s'emploie surtout pour les personnes divines, pour le couronnement de la Vierge et pour les âmes qui montent au ciel.

L'auréole est la couronne particulière des saints. Celle de Jésus-Christ est le symbole de son humanité triomphante par la croix. Elle s'étend au Père et au Fils à cause de la part qu'ils ont pris aux mystères de l'Incarnation et de la Rédemption.

Le mot nimbe doit, il me semble, être synonyme du mot auréole.

Les artistes du moyen-âge ont bien rarement réalisé la distinction de l'auréole des vierges, des martyrs et des docteurs. Dans les auréoles si richement dessinées de l'école primitive d'Italie, on peut remarquer cependant que la vie des saints se reflète dans la grâce ou la sévérité des ornements qui les couronnent. Les manuscrits et les vitraux offrent aussi des auréoles de différentes couleurs qui trouvent leurs explications dans le texte d'un auteur ancien : *Quod in corporibus virginum, martyrum atque doctorum erunt insignia quædam, quibus hujusmodi aureolas in anima habere præ se ferent; quodque virgines in capite aliquam coronulam albam, martyres rubram, et doctores viridem gestabunt*. (*Jos. angl. in* 4. *sent. dist.* 49. *art. concl.* 6 *ult.* — Voir Ducange, *aureola*).

Cette distinction de couleurs se retrouve dans le symbolisme lithurgique, qui règle les vêtements sacerdotaux selon le saint dont on célèbre la fête.

Page 36 : *Dans les bestiaires des XIIe et XIIIe siècles.*

Le symbolisme naturel est la partie du symbolisme chrétien qui offre le plus de difficulté et de confusion. Avec les textes de l'Écriture Sainte, il est facile d'interpréter chaque chose de mille manières. Les pauvres bêtes qui n'en peuvent mais, ont été expliquées dans tous les sens; les hommes en ont habillé surtout leurs vices, malgré la doctrine de saint Denys, l'aréopagite, qui, au chapitre 2 de sa Hiérarchie céleste, donne trois raisons pour employer ces êtres inférieurs comme symboles des choses divines.

Magis est conveniens quod divina in scripturis tradantur sub figuris vilium corporum quam corporum nobilium : et hoc propter tria.

La première est que ce moyen nous préserve plus facilement de la confusion et de l'erreur.

La deuxième est que, sur la terre, nous connaissons Dieu par l'appréciation de ce qu'il n'est pas.

La troisième, parce que ces symboles sont des voiles qui cachent les choses saintes aux profanes.

L'étude des bestiaires est très-importante en archéologie. Ils se composent d'allégories basées sur des croyances populaires, très-peu scientifiques, mais qu'il faut connaître pour comprendre les monuments. Je viens de découvrir un sceau et un contre-sceau du XIIIe siècle, qui seraient inexplicables pour ceux qui ne sauraient pas l'histoire du Cerf qui avale un serpent dans une fontaine. Il en est de même du Lion qui donne la vie à ses lionceaux

mort-nés, du Pélican qui *ressuscite* ses enfants, de l'Aigle qui se rajeunit, de l'Allouette qui guérit ou qui tue les malades, etc.

Qu'on me permette un mot en l'honneur de l'Autruche, cruellement traitée par M. l'abbé Crosnier et par Mme. F, d'Ayzac. Dans des bestiaires très-respectables, l'Autruche est le symbole de l'homme charitable. Quand l'Autruche veut pondre, disent les auteurs anciens, elle trouve au ciel une étoile sous laquelle elle dépose ses œufs; elle les oublie ensuite, et la chaleur céleste les fait éclore. L'Autruche est celui qui dépose ses biens dans le sein des pauvres en contemplant Jésus-Christ; la grâce de Dieu féconde ses bonnes œuvres et les vivifie pour l'éternité.

Sur presque tous les animaux, on peut trouver ainsi le pour et le contre; ce qui rend les explications des archéologues souvent très-arbitraires.

Les PP. Martin et Cahier vont incessamment publier sur les bestiaires un travail qui ne laissera rien à désirer.

Page 37 : *L'art est appelé à rendre les mêmes idées qu'autrefois.*

Je suis fâché qu'on ait pas profité de la solennité du Congrès, pour réfuter le discours adressé par M. Vitet aux antiquaires de Normandie, et publié avec éloge dans la *Revue des Deux Mondes* (15 août 1847). Je compte y répondre prochainement. En attendant, je proteste de toutes

mes forces contre la séparation demandée entre l'archéologie et l'art. Ce divorce entraînerait nécessairement l'inutilité et la stérilité de deux choses qui doivent vivre en bonne intelligence. La plus noble fonction de l'archéologie est d'être l'histoire de l'art, et l'art est impuissant s'il est sans enseignement, sans tradition. M. Vitet rêve un art nouveau, comme beaucoup attendent une religion nouvelle; il pense qu'un homme peut se réveiller un beau matin avec un système d'architecture entièrement neuf, comme si l'art venait d'un individu et n'était pas l'expression complète d'une société, une germination lente et progressive des siècles. Pour avoir un art nouveau, il faudrait des idées, une civilisation nouvelle; et nous, catholiques, qui sommes, après tout, la majorité en France, nous pensons que l'évangile a donné la vérité au monde, et que toutes les améliorations possibles en seront les développements, les applications. Nous n'avons donc pas d'art à inventer, mais nous en avons un à continuer. Nous ne confondons pas la tradition avec l'imitation, avec la servile reproduction des monuments anciens. Nous voulons être les héritiers de nos pères et non les singes de leurs gestes et de leurs actions. C'est pourquoi nous étudierons la cathédrale de Reims plus que le Parthénon. Dans les beautés géométriques de l'art grec, nous trouvons des croyances mortes et des lois qui nous sont étrangères, tandis que dans nos vieilles cathédrales nous retrouvons les idées, les sentiments que nous aurons toujours à rendre; et nous recueillons un héritage de gloire nationale en y étudiant des règles que nous imposent encore notre climat et nos matériaux. L'archéologie nous

donne donc l'expérience sans laquelle l'homme ne peut rien faire de grand : ce qui est sans passé ne peut rien pour l'avenir.

Page 37 : *Les richesses d'une poésie véritable.*

J'espère faire connaître bientôt Philippe de Vitry, qui est une de nos grandes gloires littéraires et dont les œuvres sont complètement inédites.

Son ami Pétrarque, juge très-compétent dans cette matière, lui écrivait, en 1350 : *Tu poeta nunc unicus Galliarum.* (Voir Paulin-Pâris, manuscrits français, 2e volume). Les *Méthamorphoses d'Ovide* sont l'ouvrage de la jeunesse de Philippe de Vitry. Elles peuvent être d'une très-grande utilité pour expliquer ces scènes payennes qu'on retrouve à toutes les époques de l'art chrétien, et dont on a si étrangement abusé au temps de la renaissance. Grâce à la connaissance que j'en avais, je suis parvenu à expliquer des monuments qui étaient des énigmes insolubles pour les savants les plus distingués. (*Revue archéol.*, septembre 1847). On me pardonnera de citer ici quelques vers de notre vieux poète. Il s'exprime ainsi au sujet du corail :

Par le corail puet on entendre
Qui soubz eaux est vergette tendre,
Et en l'air, hors la marine, (mer)
Est pierre fort et dure et fine,
Que cil ou celle qui affonde
Son cuer aux amers flots du monde

Est si faibles et si muables,
Si nul, si vain, si fléchissable,
Qu'il se fléchit muablement
Selon le divers mouvement
De fortune propre ou contraire ;
Mais cil qui scet son cuer fortraire,
Des vaines fluctuations,
Des mondaines temptacions
Et haultement en Dieu s'afferme,
A cuer si estable et si ferme
Que rien ne le puet amollir
Ne son ferme propos tollir.

En examinant la doctrine de *Pithagoras*, qui jouissait d'une grande réputation au moyen-âge, Philippe de Vitry demande, avec le philosophe, l'abolition de la peine de mort.

Ce fut droit, ce fut bien à faire,
Nuls ne doit détruire ou deffaire
Son frère en Dieu ou son voisin
Nous sommes tuit frère et cousin,
Povre et riche, grand et menu ;
Tuit sommes estrait et venu
Selon la chair d'un charnel père,
D'Adam et d'une charnel mère :
Les âmes nés sont cousines
Qui pardurables et divines,
Sont à tous de par Dieu données
Et d'un seul créateur créés ;

L'âme au juif, l'âme au payen
Aussi comme l'âme au crestien
Créa Dieux pour vivre et pour estre
Aux cieulx en la gloire célestre...

Bien avant l'an de grâce 1793 on proclamait l'*égalité*, la *fraternité*, mais on n'ajoutait pas : *ou la mort*.

ERRATA.

Page 34, ligne 20, *au lieu de :* l'astre, *lisez :* la vie.
Page 35, ligne 18, *au lieu de :* rationnal, *lisez :* rational.

Tours, imp. Lecesne et Alf. Laurent.